

— Qu'est-ce que tout cela signifie? Qu'en pensez-vous, mon cher Suavis?

Enfin, la lune, mal voilée sous un léger nuage, laisse s'échapper une maigre lueur phosphorescente. Rapprochés de la fenêtre, nos regards plongent tant bien que mal dans l'espace. Aux animaux fantastiques qui se cramponnent à notre voiture, succède une quantité d'autres animaux fantastiques qui, sans appui, sans soutien, suspendus sans doute dans l'air ambiant, forment au loin une double haie. Leurs yeux enflammés, sont immobiles. On dirait une interminable avenue décorée de lampions, un soir d'orgie nationale.

Mais bientôt notre attention est détournée par le bruit des mouchérons qui se massent, en quatre corps, sur le devant de notre fenêtre de droite. Nous nous rapprochons du was-ist-das : ils entonnent le *Tannhauser*, mélangé de symphonies chinoises, avec force accompagnement de gongs, de crécelles, de mirlitons, de tambourins, de castagnettes et de pétards.

Tout-à-coup s'ouvre la portière de gauche, et un petit personnage tortu, bossu, prognathe, suranné, décharné, haut tout au plus de trois

coudées, coiffé d'un sombrero orné de plumes vertes, la casaque rouge écarlate, le pantalon collant, une espadille au ceinturon, chaussé de bottes à la Montijo, nous demande s'il n'y a pas une place libre pour lui dans notre compartiment.

— On n'entre pas dans les voitures quand le train est en marche; c'est contraire au règlement, lui répondis-je. Veuillez nous laisser tranquilles et aller où bon vous semblera.

— Pardonnez, señores; ce que je vous demande comme une faveur, c'est tout simplement un droit. Je me nomme *Méphisto*, et me surnomme *Félès*. Du moment où l'on parle philosophie quelque part, il est évident que l'on m'appelle. On m'appelle, et me voilà!

Vous disiez, ce me semble, au moment où je suis entré dans ce compartiment, une foule de choses qui me paraissent un peu contradictoires, et vous m'avez l'air d'être persuadés l'un et l'autre que vous procédez suivant les us et coutumes de la bonne science doctorale. Si vous voulez bien assentir à être poli à mon égard, vous conviendrez bientôt que mon arrivée s'applique comme de cire à la situation, car il ne me

faudra pas longtemps pour vous mettre d'accord ; et cela me sera d'autant plus facile qu'en somme tous les deux, señores, vous avez raison. N'en soyez pas trop fiers pour cela, car il ne faut jamais oublier qu'ici-bas on ne voit jamais que les choses par le petit bout, et comme il n'y a pas de demi-vérités, quand on voit une partie d'une vérité, c'est absolument comme si l'on ne voyait rien du tout. Cela est clair, limpide, sinon comme de l'eau de roche, au moins comme l'encre avec laquelle vous éternisez tant de non-sens, de truan-dies, de billevesées et d'outre-cuidances.

Or, vous disiez ; vous, qu'il n'y a de vérités positives que les vérités démontrées par le raisonnement, comme le sont les vérités des mathématiques ; et vous, vous disiez que les vérités des mathématiques n'existent que dans l'imagination et, par conséquent, n'ont rien de réel. Il est certain que lorsqu'il y a un arbre, et puis encore un arbre, les arbres existent réellement, mais le nombre « deux » que vous leur assignez n'est qu'une abstraction, c'est-à-dire rien du tout ; car cette abstraction, n'est pas même dans votre cerveau, où je défie le plus habile des vivisecteurs de me la montrer au bout de son scalpel.

Et, comme il n'y a de vérités scientifiques que celles qu'on peut prouver par l'expérience et l'observation, il en résulte que votre chiffre « deux », comme toutes vos formules mathématiques ne sont rien de plus que des fantaisies. En présence de l'infini qui embrouille vos idées, vos notions les plus simples ne supportent pas un moment l'examen. Vous soutenez que le tout est plus grand que sa partie. Mais je vais vous démontrer le contraire, en bel et bon langage algébrique. Étant donné, par exemple, que le nombre infini des étoiles est représenté par x , les moitiés et les quarts d'étoiles, étant également infinis, seront de même représentés par x ; d'où vous aurez ces deux ravissantes équations :

$$x = \frac{x}{2} = \frac{x}{4}$$

c'est-à-dire l'entier égale la moitié, et la moitié égale le quart!

Croyez-moi, renoncez au vieux système démodé de la raison pure, et contentez-vous d'étudier les faits positifs qui tombent sous vos sens ou se manifestent grâce à vos appareils d'expérimentation. La matière, vous ne pouvez en douter, existe, puisque vous la rencontrez à chaque pas,

puisqu'elle crève vos yeux, puisque vous la saisissez des deux mains. Quant à l'esprit, vous ne l'avez jamais trouvé sur votre route, vous ne l'avez jamais vu, vous ne l'avez jamais touché du doigt.

La matière qui a évidemment existé de toute éternité, s'est développée par ses propres lois. Le hasard seul a créé la variété qui règne dans la création. Des accidents ont produit les espèces comme les individus; d'autres accidents détruisent ou détruiront les unes et les autres.

Je comprends bien qu'il vous déplaie, vous señor, de penser que, dans l'univers, rien n'est durable et rien n'aboutit à un but durable. Vous rêvez une Raison, en dehors de l'univers, qui en soit la règle et le moteur, parce qu'il vous semble que sans cette raison, vous êtes un peu moins que pas grand'chose. Il est regrettable, je l'avoue, qu'il n'en soit pas ainsi; mais cela est malheureusement très-certain, et la science de l'expérience et de l'observation vous le démontre chaque jour d'une façon plus explicite, plus incontestable. Vous n'êtes qu'un grain de sable sur la terre; et la terre, qui n'est elle-même qu'un grain de sable dans l'univers, doit comme vous périr et dispa-

raître. Ne riez pas, señor Nautus; mon argumentation algébrique de tout à l'heure vous fait penser, je le vois bien, que vous êtes nécessairement aussi grand que la terre! c'est-à-dire grand comme un grain de sable. Si vous riez, je vais perdre le fil de mon lacet. Je disais donc que la terre, condamnée à devenir dans l'espace, comme l'est déjà la lune, une masse inerte et sans vie, ne saurait avoir d'autre destinée que d'exister sans but pour périr sans raison. L'homme serait bien ambitieux de prétendre à un sort meilleur; et la science a grand mérite de reconnaître aujourd'hui qu'il n'est ici qu'un instrument inconscient de l'aveugle tohu-bohu, un instrument sans logique, sans liberté et sans avenir.

L'idée de liberté, sur laquelle vous étiez en train de deviser au moment de ma venue, n'est rien autre qu'une aberration de cerveaux malades. Vous dépendez sans cesse de tout; et lors même qu'indifférents aux choses de ce monde, vous vous laissez aller au gré du vent, vous dépendez encore de la brise. Vos raisonnements eux-mêmes, vos raisonnements les plus abstraits, résultent de l'état dans lequel a été prédisposé votre esprit

par ceux qui vous ont inculqué des idées, par ceux qui ont laissé dans votre encéphale la trace du fer rouge de leurs spéculations empruntées. Vous croyez avoir des idées à vous, mais vos idées, vous les tenez d'autrui, des hommes que vous fréquentez, de ceux qui vous ont éduqué; et ceux-là même les ont empruntées à leurs prédécesseurs, à leurs aïeux, que sais-je?

— Ah! pardonnez, M. Méphisto, lui dis-je alors un peu brusquement, ici je vous arrête. Si je tiens mes idées de quelqu'un, ce quelqu'un les tient d'un autre, et ainsi de suite. En prolongeant indéfiniment la série de ces emprunts, il me semble que je dois arriver bon gré mal gré à un prêteur? Ce prêteur, comment l'appellez-vous, je vous prie?

Je ne sais si cette parole offensa profondément notre intrus; mais, sans que nous ne sachions par où ni comment, avant de m'avoir répondu, il avait quitté notre voiture, où sa place était devenue vide. Nous regardons aussitôt à nos fenêtres: pas le moindre avorton de mouche. Les nuages avaient disparu, la lune resplendissait argentine sur le velours bleu sombre du ciel de Castille, qu'émaillaient d'innombrables

étoiles aux reflets de diamant; l'air était calme et pur.

Un instant après, la voix sonore du conducteur nous annonçait que nous étions arrivés à la station de Medina del Campo. Nous descendons un instant, le buffet établi à cette gare nous permettant de nous remettre un peu des singulières émotions que nous avait causées la visite assurément fort inattendue du señor Don Méphistophélès.

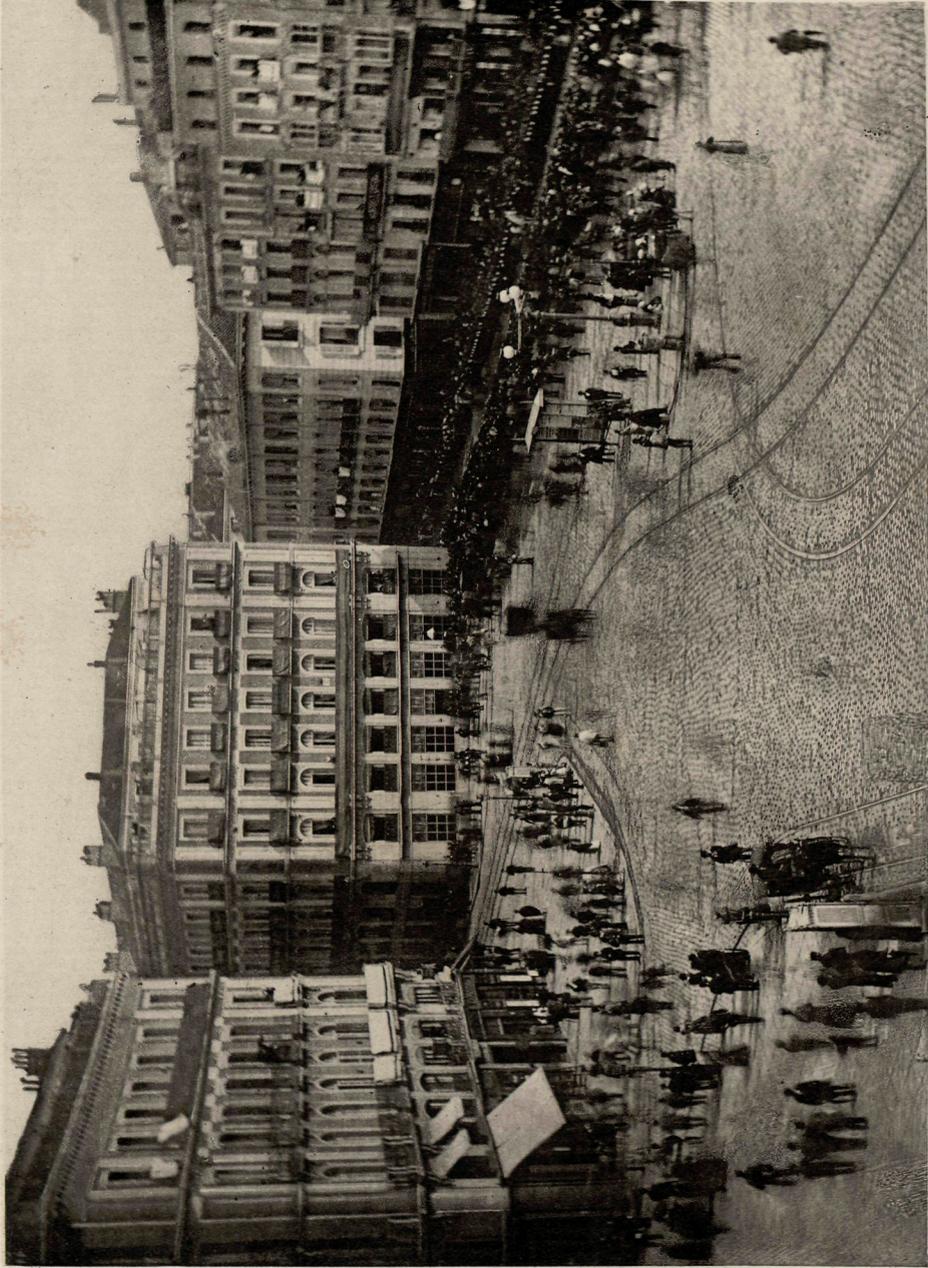
XII

Comment, après avoir contemplé la Lune toute la nuit, on finit par se trouver, au point du jour, à la Porte du Soleil.

De notre mieux approvendés pour passer doucement le reste de la nuit, nous rentrons dans notre compartiment, d'où nous ne sortirons plus de si que nous avenissions à la métropole des Espansois. Nous faisons quelques préparatifs pour nous endormir, mais cela ne nous amonte à rien. La ressouvenance de ce qui nous est arrivé au sortir de Valladolid ne cesse de nous troubler le cerveau. Le mieux, puisque la nuit est belle, c'est d'ouvrir notre fenêtre et de nous distraire en esgardant les endroits dans la voisi-
neté de la longue voie de fer qui nous reste encore à parcourir. Nous verrons certainement

Voyages de M. LE SOUFFE et de ROSNY.

1860.



Rosny phot.

Heliogr. Dujardin.

MADRID
La Puerta del Sol.

Imp. Evdes.



assez mal ce qui se rencontrera sur notre route; mais rien de tel que l'obscurité pour cuider qu'on voit des merveilles; et, sans l'obscurité, sur tout ce parcours, nous n'aurions peut-être rien vu du tout.

Par le clair de lune, la réauté de Léon, la Vieille et la Nouvelle Castille nous paraissent des pays tout bleus. Medina del Campo, que nous croyons apercevoir, fut pendant longtemps une des cités les plus commerçantes de l'Europe, et l'un des principaux marchés de céréales. On prétend que c'est là que parurent les premières lettres de change. Nous aurions bien voulu distinguer la fameuse colonne à laquelle on attachait, comme castoient, les marchands qui falissaient, à la fin de la foire, aux engagements qu'ils avaient contractés dans le commencement. Cette colonne se nommait *Banca rota* « banque en dérouté », et c'est de là, dit-on, qu'est venu directement le mot « banqueroute ».

De Gomez-Narro et d'Ataquinès, nous n'apercevons que les vastes plaines dénudées, et, dans le lointain, des hauteurs qui doivent être les sommets du Guadarrama. En revanche, à la vue des petits mamelons qui dominant le village d'Ataquinès,

il nous revient à la mémoire ce petit couplet que composa, dans ce village, peu d'années avant de dévier, l'infortuné poète andalous Don Rodrigo de Suterros :

Dos besos hay en mi vida
 Que no se apartan de mi :
 El ultimo de mi madre,
 Y el primero que te dí.

Il y a, dans ma vie, deux baisers

Que je n'oublierai jamais :

Le dernier, celui de ma mère,

Le premier, que je t'ai donné.

Arevalo, où nous passons ensuite, ville célèbre au XIV^e siècle, est située à environ une demi-lieue de la gare. On nous arrête cinq minutes pour la contempler. Les habitants passent pour très malins et très économes. Comment en douter, quand on sait qu'ils ont établi leur cimetière au milieu des ruines d'une vaste cour batillée : « la vieille forteresse, ont-ils dit, est encore bonne pour garder les morts; inutile de la démolir, nous aurons une nécropole à bon marché. »

La route s'élève de plus en plus : à Medina del Campo nous étions à 700 mètres au moins au-

dessus du niveau de la mer ; il nous faudra monter jusqu'à La Cañada, à une altitude de plus de 1560 mètres, c'est-à-dire au point le plus haut qu'ait encore atteint une voie ferrée, pour franchir les hauteurs du Guadarrama. Pendant longtemps les trains s'arrêtaient à San Chidrian, la dernière station après Arévalo ; et là, les voyageurs prenaient une diligence qui, en quelques heures, leur faisait franchir la montagne et les conduisait à Villalba, où ils pouvaient remonter en wagon pour aller ensuite directement jusqu'à Madrid.

Le sol devient de plus en plus aride, de plus en plus dénudé. C'est à peine si on aperçoit, de loin en loin, quelques chênes-verts, chétifs et rabougris. Cela n'empêche pas les villageois de Velayos d'être contents de leur sort :

Ces villageois sont gens heureux,
Car le pois chiche (*garbanzo*) se vend chez eux.

Il paraît, en effet, qu'à Velayos, où l'on compte moins de mille habitants, le commerce des pois chiches atteint parfois un chiffre considérable.

Puis bientôt, un spectacle, fantastique au clair de lune, vient distraire le voyageur de la mono-

tonie du parcours. D'immenses blocs de grès, détachés de la montagne, sont répandus çà et là dans la plaine qu'ils semblent peupler de personnages et d'animaux gigantesques. Ces énormes blocs erratiques revêtent, en effet, les formes les plus diverses et les plus singulières. L'un d'eux représente, dit-on, un célèbre toreador de Madrid plongeant son espada dans le corps de sa victime aux longues cornes ! Un autre rappelle un roi de Castille assis sur son lit de justice. Il en est beaucoup qui ont l'air d'énormes lions couchés, de tigres passant ou d'animaux antédiluviens. Enfin, autour de ces êtres de pierre, rôdent en foule de vrais loups vivants qui font toutes les nuits le service des nombreuses bergeries des environs.

Avila, la dernière station importante où nous devons nous arrêter avant d'arriver à Madrid, est une vieille place forte, entourée de murailles, jadis flanquée de quatre-vingts tours, et dans laquelle on pénétrait par neuf portes. Ces murailles sont au nombre des plus appréciées de toutes celles que possédait l'Espagne au moyen âge. Construites par les architectes Casandro et Florian de Pituenga, elles furent achevées en l'an 1099. Les maisons, en granit presque noir,